J

LE BON SENS
DU VILLAGE.

LE BON SENS DU VILLAGE.

Visite et conversation familiere entre un officier de la milice nationale, et une villageoise.

Cette conversation est rapportée par un témoin qui se trouvoit en troisieme, et qui garda le plus profond silence. Elle paroîtra moins piquante à la lecture; mais on lui a conservé la forme du dialogue, d'abord par respect pour la vérité, et aussi pour la rendre plus propre à être lue en société.

NICODEME, officier de la milice nationale. Eh! bon jour, la cousine; sais-tu que depuis que je ne t'ai vu, je suis devenu un homme d'importance?

LA VILLAGEOISE. Tiens, comme t'es donc beau! d'où çà te vient-il tout ça? Mais dis-moi donc, Nicodeme, je ne comprends rien à tout ce qui se dit, moi; tu es de la ville, et t'as ben entendu parler des aristocartes. Qu'est-ce que c'est? On dit qu'il n'y a rien de si méchant; ils courrent la nuit apparemment; car on les poursuit avec des lanternes.

NICOD. T'es, tu n'es pas plus instruite que ça! Dans quel drôle de pays tu vis! Ma foi, la cousine, nous sommes venus dans un bon tems. Imagine-toi que nous étions les derniers, et que nous sommes devenus les premiers. Tu sais ben qu'auparavant il falloit tirer son chapeau à son curé, se ranger devant son seigneur; eh ben, ce n'est plus ça. Il faut que le seigneur et le curé

soient nos très-humbles serviteurs. C'est nous qui commandons à cette heure, et c'est eux qui obéissent. Oh! il faut que je te raconte. Bon Dieu, que c'est amusant! tu devais venir nous voir à la ville. C'est nous.... qui sommes la troupe. On fait l'exercice tous les jours; et puis nous sommes ben habillés comme ça; c'est-à-dire, les officiers, vois-tu; car tiens, regarde-moi ben; je suis capitaine, moi. Nous prenons à-présent nos soldats parmi les aristocartes, c'est-à-dire, ceux que nous voulons ben enrôler; car nous ne faisons cet honneur-là qu'à ceux que nous protégeons, dà.

LA VIL. Ma fine, je voudrais ben voir ça, moi; çà doit être ben biau; mais dis-moi donc, qu'est-ce que c'est que les aristocartes? Ils peuvent être soldats? C'est donc des hommes comme les autres?

NICOD. Des hommes comme les autres! Eh oui, sûrement. C'est-à-dire, quand je dis que c'est des hommes comme les autres, ils ne sont pas des hommes comme nous au moins, ne badinons pas. Les aristocartes, c'est les nobles et les clergés. Ce n'est plus des messieurs comme autrefois. Oh! ils enragent de n'être plus rien, et voudraient ben revenir comme auparavant; mais bernique, nous les empêcherons ben; nous sommes vingt-quatre contre un. Le premier qui bouge, à la lanterne. C'est comme çà que ça se fait à présent; quand on n'est pas content de quelqu'un, on l'appelle aristocarte, et tout de suite il est accroché à la lanterne, pour lui apprendre à vivre.

LA VIL. Mais pourquoi est-ce donc faire que vous portez toujours des armes comme ça?

NICOD. Pourquoi c'est faire? c'est à cause de ces brigands qui venaient nous piller. Tu ne te souviens pas qu'on disait qu'ils étaient plus de dix mille. Ces diables-là, ils étaient par-tout. C'était pis qu'un sort. Ils avaient des aîles, et les lieues, ils ne s'en embarrassaient pas. Ma foi, quand on a vu ça, on s'est ben fiché

d'eux; tout le monde a pris les armes; ça a fait qu'on ne devait plus avoir peur. Pas moins on avait toujours ben peur, malgré ça; mais c'était égal, nous étions tant braves que nous pouvions.

LA VIL. Ah! tu as raison, je m'en rappelle. Mais c'était pas vrai tous ces bruits-là? Il n'est point venu de voleux.

NICOD. Non sûrement, il n'en est pas venu. Mais tu ne sais pas ce qu'on a dit. On a dit comme ça que c'était par exprès qu'on avait fait peur à tout le monde, parce qu'on voulait qu'on prît les armes. Et c'est ben vu ça; car c'est ben commode; quand on en veut à quelqu'un, avec des fusils c'est ben-tôt fait.

LA VILLAG. Comment? on poursiut le monde à coups de fusils à présent? Et la maréchaussée, qu'est-ce qu'elle dit à ça?

NICOD. Ah, ben oui, ya, la maréchaussée! Que veux-tu qu'elle dise? Est-ce que nous ne sommes pas les plus forts? C'est les plus forts qui ont toujours raison à présent.

LA VILL. Oui, mais M. le Curé, qu'est-ce qu'il dit, lui? Et la conscience, est-ce qu'elle ne dit rien à ça?

NICOD. Ah! que t'es drôle, avec ta conscience! Est-ce qu'il y en a encore donc? On a changé tout ça; on a dit qu'il n'en fallait plus. Seulement on nous a ben recommandé de tâcher d'attraper toujours des nobles, parce qu'autrement ça ne vaudrait rien. Mais à propos des nobles, ton seigneur, c'est ben un noble; ne lui payes-tu pas quelque chose?

LA VIL. Certainement; ça n'est pas ben fort; mais c'est toujours queuque chose. C'est un cens. N'y a pas long-tems que je l'ai payé.

MIC. Oh! bon Dieu, que je ne te l'aye pas dit plutôt! Il ne faut plus rien payer, cousine. On ne veut plus de tout ça. Les seigneurs n'ont plus à mettre le nez dans ce qui nous regarde.

LA VIL. C'est ben bon ce que tu me dis-là ; mais si je ne paye plus rien, ça ne fera pas mon compte. Il me reprendra son champ, lui.

NIC. Eh ! non, cousine, n'y a rien à reprendre. Le champ, il est à toi. Pour ce qui est du cens, il faut voir. Ne paye pas toujours en attendant ; c'est l'assemblée nationale qui l'a arrangé comme ça.

LA VIL. Assemblée nationale tant que tu voudras. Mais qu'est-ce qu'elle fait à ça ? Est-ce ben sûr ce que tu me dis-là, Nicodeme ? Dam, c'est que je ne veux pas me brouiller avec not' seigneur ; je ne saurais plus comment vivre après.

NIC. Eh ! mon Dieu, cousine, sois tranquille, et moque-toi de ton seigneur : l'assemblée nationale a ben rêvé à tout ça, vois-tu. Ah, c'est elle qui range les seigneurs comme il faut, va, laisse faire. Tu ne sais pas ce que c'est que l'assemblée nationale. Eh ben, je vais te le dire, moi. C'est une assemblée qui..... culbute tout cul par dessus tête. Il ne fait pas bon avoir affaire à elle, va ; elle commande à tout.

LA VIL. Elle commande à tout ? Elle est donc devenue le roi ?

NIC. Oh ! c'est ben pus que ça. Le roi est un petit garçon auprès d'elle ; il ne peut plus rien faire sans sa permission. Mais ça seroit trop long de te raconter tout ça de fil en aiguille. Ah, bon Dieu, comme je vis, quand je pense comma ça s'est fait. D'abord le roi n'est plus roi ; c'est-à-dire, on dit ben qu'il est toujours roi, mais c'est comme s'il ne l'était plus. C'est l'assemblée nationale qui fait toute sa besogne. Elle fait les loix, puis elle les détruit ; elle dit que oui, puis elle dit que non, ça va toujours comme ça. Il y a plaisir au moins à changer. Ce n'est pas toujours la même chose comme auparavant. Et puis, vois-tu, ça fait que nous sommes des messieurs à présent, et que nous commandons aussi.

La Vil. Tiens, Nicodeme, il est donc noble le roi? On lui joue aussi le tour à lui? Mais je croyais que quand on avait tâté d'être roi, c'était pour toujours, que ça ne pouvait pas se quitter. Il est ben bon not' roi d'avoir voulu bailler son commandement à d'autres.

Nicod. Tu crois bonnement qu'il l'a voulu comme ça lui? Il ne voulait pardi pas le bailler son commandement, mais on lui a bien fait vouloir. D'abord on lui a dit que c'était pour son bien qu'on le lui prenait, parce que quand il commandait à lui tout seul, on le trompait toujours; au lieu qu'à présent au moins, si ça ne va pas ben, ce ne sera pas à lui la faute, et on ne lui en voudra plus. Tu vois ben, que quand c'est tout le monde qui commande, si ça va mal, tant pis. On ne peut plus s'en prendre à personne. Mais comme il ne voulait pas entendre de c'te oreille là, on le lui a crié si fort qu'il a ben fallu qu'il l'entendît; et à présent il est doux comme un mouton.

La Villag. Ma fine, Nicodeme, je crois que c'est un rêve. Mais dam ça ne vient pas tout de suite à se faire comprendre. Dis-moi donc, comment? Le roi s'est laissé faire malgré lui? Est-ce qu'il n'est pas le plus fort donc?

Nicod. Justement, il a ben voulu faire mine du plus fort. Mais comme on a vu ça, on a été ben plus fin que lui. Tout le monde a couru à la fois, et puis on a abattu tout de suite c'te Bastille; ça s'est fait en un clin d'œil. Ce n'est pas tout. On a pris des armes, et . . . . le roi est resté tout seul.

La Villag. Bâ! mais on dit que le roi a tant de soldats. Comment ne l'ont-ils pas défendu? Ils sont ben les plus forts eux?

Nicod. Ah! pardi les soldats, s'ils s'étaient tous réunis contre nous, ils nous auraient ben fait voir les étoiles; mais ils s'en sont ben gardés. Ils étaient aussi pour nous. On leur a dit que c'était pour la nation qu'on

faisait tout ça; et puis on les a fait ben boire et ben manger; et puis on leur a donné de l'argent leurs pleines poches; et puis, par dessus le marché, on les a affriandé avec de jolies demoiselles: il est ben difficile de tenir à tout ça, vois-tu. Il y en avait d'autres qu'on avait fait venir, et qui auraient peut-être ben servi le roi; mais on les a fait mourir de faim. Le roi n'avait pas le sou dans sa poche, et il a ben fallu les renvoyer. D'ailleurs, vois-tu, le roi est si bon, (car ma foi, pour ce qui est de ça, on ne peut pas dire le contraire, et on se mord les doigts de lui faire niche; mais que veux-tu: on dit qu'il faut que ça soit comme ça,) il est si bon, que quand on lui a dit qu'il y aurait bataille, il n'a pas voulu seulement qu'on égratignât personne, et il s'est donné tout de gô. Il se fiait à ses ministres, et puis à l'assemblée nationale; mais ces chiens là le trompaient. Quand je dis ces chiens, ce n'est pas que j'en veuille dire du mal au moins, parce que ça fait que nous en profitons. Il y en a qui disent que nous le payerons peut-être ben quelque jour, et que cette assemblée nationale ne vaut pas tant que lui; mais c'est égal: en attendant nous faisons tout ce qui nous fait plaisir, et puis après nous verrons.

LA VILLAG, Mais si le roi comme ça n'est plus rien, il n'y a donc plus personne qui soit maître?

NICOD. Si fait, cousine, je te dis que c'est l'assemblée à présent qui fait tout, et le roi c'est son commissionnaire. Quand elle dit quelque chose elle, tout de suite il faut que ça se fasse: c'est elle qui a dit qu'il fallait comme ça nous rassembler, et puis faire des armes. Ça fait passer le temps au moins. Et puis on nous envoie brûler des châteaux, pour nous exercer. Et quand les seigneurs le trouvent mauvais, on tombe dessus; et s'ils veulent barguigner, à la lanterne.

LA VILLAG. Nicodeme, pourquoi est-ce qu'on fait tout ça aux seigneurs? Ils ont donc ben fait du mal?

NICOD. Oh, non. On ne dit pas qu'ils aient fait du

mal ; mais c'est qu'on dit qu'il faut se défaire de c'te noblesse, parce qu'elle nous embarrasse. Nous ne voulons pas qu'ils soient des messieurs plus que nous, parce qu'à présent tout le monde est égal. Mais c'est tous ces prêtres. Ah, c'est eux qui ont été bien attrapés. Queu comédie ; il y a de quoi crever de rire. Imagine-toi qu'ils avoient bien quelque peu d'argent ; eh ben, ils n'auront plus rien du tout. Mais c'est pas à dire qu'il leur restera quelque petite chose, c'est plus rien du tout. On ne veut plus d'eux, et on dit qu'il faut s'en passer. L'assemblée nationale leur a tout pris, et elle nous a tout donné.

La Villag. Oh, ba, Nicodeme, elle nous a tout donné ? Tout ça sera à nous ? Je serai donc ben pus riche moi ? Combien est-ce que j'aurai ?

Nicod. Oh, rien. Quand je te dis que ce sera à nous, ce n'est pas à nous, si tu veux ; mais c'est comme qui dirait à la nation.

La Vil. Mais qu'est-ce que ça fait-il la nation ? Est-ce que les prêtres ne sont pas la nation ? Je sommes peut-être ben aussi un petit brin la nation ?

Nicod. A la bonne heure ; mais ce n'est pas comme ça qu'on l'entend à la ville : attends, je vas t'expliquer ; ça veut dire que .... nous n'y gagnerons rien, mais qu'eux toujours ils prendront tout. Oh, c'est ben sûr, je l'ai ben entendu dire.

La Vil. Comment est-ce donc que si ça ne fait rien à nous, pas moins on leur prend tout ? Qui est-ce qui est la cause de tout ça ?

Nicod. Oh, pour ça, je te le dirai bien. Je le sais par cœur. Ce sont les usuriers et les agioteurs qui ont crié ben fort qu'ils vouloient que tout ça se fît ; et vois-tu, il faut que ces gens-là soient des messieurs ben importans, car c'est pour eux qu'on a mis tout sens dessus dessous. Ils disent comme ça qu'on leur doit beaucoup d'argent, et que tout ce que nous avons c'est eux qui

l'ont prêté. Quand on a vu ça, on s'est retourné, et puis on a dit : il faut faire payer ça aux prêtres, ça fera qu'on nous laissera tranquilles, et nous ne payerons plus rien. Oh, ça a fait ben du train, va, et on savait ben qu'on crierait. Mais on a fait venir ça de loin. L'assemblée nationale n'a pas voulu avoir l'air de le faire tout seul, et on a été chercher le roi à son Versailles. Il ne voulait pas trop venir lui, parce qu'il se doutait ben de quelque chose ; mais on l'a si bien bousculé, qu'il a ben fallu marcher ; et puis il est venu à Paris, et puis on ne l'a plus laissé sortir ; et puis on lui a fait dire qu'il était ben content de ça, et qu'il signerait tout ce qu'on voudrait. Quand ça a été fait, alors on n'a plus regardé à rien. On a détruit les prêtres, envoyé paître les parlemens qui voulaient qu'on eût tort ; et comme on disait que les provinces aussi n'étaient pas contentes, on les a fait mourir comme les autres. Et puis l'assemblée a fait signe au roi, et il a dit qu'on avait fait de bien bonnes choses. Pas moins il y en avait qui doutaient qu'il le pensât ; mais pour que ça fût clair à tout le monde ; on l'a fait venir encore tout à cet'heure à l'assemblée : ce n'est pas sans se faire prier, mais il fallait ben obéir ; et là il en a dit, mais il en a dit ; tiens, l'assemblée n'aurait pas mieux parlé que ça : aussi tout le monde a ben dit que c'était elle qui l'avait soufflé. Et quand il a été sorti, oh, on a été ben content, va. On a fait des illuminations partout, et puis on a juré, mais juré comme des diables de se tenir ferme.

La Vil. Nicodeme, ces pauvres prêtres, je les plains ben ; mais au moins tu dis que nous ne payerons plus rien, nous. C'est ben bon ça.

Nicod. Ça, par exemple, cousine, ça n'est pas si clair. On avait ben dit qu'il n'y aurait plus de taille, et qu'on ne payerait plus rien ; que c'étoit pour ça qu'il fallait faire ben du train, et tout prendre aux prêtres et aux nobles ; mais je ne sais pas comment tout ça s'est

agencé ; on a ben tracassé tout le monde, et au bout de ça, on dit que pas moins il faudra payer, et qui plus est, peut-être ben payer davantage ; mais c'est égal, parce que nous serons ben heureux.

LA VIL. Comment est-ce que tu dis ? Nous paierons encore quelque chose, et peut-être ben plus? D'où vient donc qu'on disait que nous ne payerions plus rien?

NICOD. Dam, c'est que c'étoit nécessaire qu'on dît ça, pour faire ce qu'on vouloit.

LA VIL. Mais si on prend tout aux nobles, et puis aux prêtres, et puis encore à nous, pour qui donc est-ce que tout ça sera?

NIC. Ah ! vois-tu, c'est qu'il faut beaucoup d'argent pour tout le bien qu'on veut faire. Car premierement d'abord cette assemblée, ils sont douze cent ; et puis ils prennent chacun un louis par jour. (Mais c'est tous ces dons patriotiques ; oh ! ça je ne peux pas l'arranger dans ma tête ; tout ça a été envoyé à paquets ; et c'est drôle, personne ne sait ce que c'est devenu. Cependant il faut ben que ça ait profité à quelqu'un ; mais bate, il ne faut pas y regarder de si près) et puis il y a toutes ces milices bourgeoises ; et des habits comme ça, c'est ben cher au moins ; et puis tous ces fusils ; ensuite il y aura ben queuque chose encore pour nous chiffonner, parce que ces prêtres, on s'en passera ben tant qu'on pourra, mais pas moins il en faudra toujours ben queuques-uns ; et ça fait qu'il faudra ben leur donner queuques bouchées de pain, pour qu'ils ne meurent pas de faim.

LA VIL. Quoi, Nicodeme, il faudra payer davantage, et puis encore nourrir les prêtres ? Pourquoi est-ce donc faire qu'on a pris tout ce qu'ils avoient ? c'était donc pour que ça nous retombât sur le nez ?

NIC. Il ne faut pas, cousine, que ça te tourmente, parce que d'abord ça fera que les prêtres n'auront plus rien, et les nobles pas grand'chose ; et ensuite ça fait

que nous serons tous égaux, et puis tous libres.

LA VIL. Eh, qu'est-ce que ça fera-t-il d'être égal ? ça fera-t-il que nous ne mourrons pas de faim ? Si les nobles et les prêtres n'ont plus rien, et qu'il nous faille payer encore, qu'est-ce donc qui nous fera vivre ?

NIC. Ma foi, je ne sais pas. Mais nous serons des messieurs, et puis nous serons queuque chose dans la municipalité; d'ailleurs, vois-tu, si tu payes plus de taille, et les cens donc, tu n'en payeras plus.

LA VIL. Me v'là ben avancé, moi. Pour un pauvre petit cens que je payais, ils me flanqueront de la taille par-dessus la tête; et puis c'te taille, je la payerai. Et puis le cens comment ferai-je t-il pour ne pas le payer ? Tu m'as ben dit qu'il faudrait voir; mais quand le seigneur me le demandera, tu m'as ben conté qu'il ne pourrait pas reprendre son champ; mais qui est-ce qui arrivera ? car c'est ben sûr qu'il m'a donné ce champ moyennant ça.

NIC. Qui est-ce qui arrivera ? Eh! ben, tu n'as qu'à dire au seigneur que tu ne veux plus payer. Alors il te dira: à la bonne heure, mais ton remboursement, il me le faut. Oh! il sera ben attrapé, va, quand tu lui répondras: eh ben! c'est fait, je veux me racquitter.

LA VIL. Me racquitter! c'est bentôt dit. Mais d'abord ça fera que je payerai en gros pour mon cens, et puis en menu pour la taille; et puis, comment veux-tu que je me racquitte moi ? Est-ce que j'ai de l'argent pour ça ?

NIC. C'est égal ça; tu en trouveras ben. Va, laisse faire, je te donnerai des avocats et des procureux qui t'en prêteront. Ils ne demandent pas mieux, ils le disent tous.

LA VIL. Grand merci, Nicodeme. Voyez donc le beau profit avec ces chiens de gratte-papier. Oh, je sais bien comme ils font, va. Ils vous prêtent ben, mais ça n'est pas pour vous faire plaisir; c'est qu'ils savent

que vous ne pourrez pas les payer; et puis ils vous font des frais, et puis ils vous prennent votre champ, et puis je serons ben avancés après pour vivre. Leur emprunter pour payer le seigneur? Ah, ben oui, pourquoi ça? Je ne sommes jamais embarrassée avec lui. Quand je lui devons, il attend. Si on ne peut pas payer, on s'arrange. On va un petit peu travailler chez lui, et puis il vous tient quitte. On lui attrape même ben encore de l'argent par dessus ça. En poussant le tems avec l'épaule, je nous sauvons toujours ben. Tu ne vois pas, Nicodeme, je parie que c'est queuque tour que nous veulent jouer ces vilains procureux.

NICOD. Ma foi, cousine, je ne sais pas. Mais pourtant, ils disent tous dans notre ville qu'on y gagnera ben à ça.

LA VIL. Justement, c'est eux qui gagneront ben à ça. Ils savent ben vous enjoler avec toutes leux belles paroles; mais je ne me laissons plus attraper à ça. J'y ons été pincée une fois; not' seigneur me l'avoit ben dit; mais ce chien de procureux m'engueusa si ben que je me laissai tenter.

NICOD. Peut-être ben que t'aurais raison; mais eux, ils m'ont dit de le dire comme ça; et qu'est-ce qu'il dit lui ton seigneur?

LA VIL. Ma fine, Nicodeme, il ne dit rien. Il est tout triste depuis quelque tems. La semaine passée, j'allai au château pour lui demander un petit plaisir. Quand je lui eus conté, il me dit: oh! je suis ben fâché; tu sais ben qu'ordinairement je ne te refuse rien. Mais je ne puis plus; et puis il me dit: ah! nous allons être tous ben malheureux! Moi, quand je vis ça, je lui demandai pourquoi est-ce que c'était qu'il avait du chagrin, et il me répondit: ça suffit, mon amie, je ne puis pas t'en dire davantage. Ce qui me fâche, c'est que je ne pourrai plus vous aider. Parguié, Nicodeme, je vois ben à présent que not' seigneur il avoit raison de me

dire que nous serions ben malheureux. Oh! ces chiens de procureux et d'avocats, c'est encore eux qui nous trompent. C'est plus clair que le jour. Entre eux et ces vilains usuriers, ils ruineront tout le monde.

NICOD. Ouais! à présent que j'y pense, peut-être ben qu'il y auroit quelque chose là-dessous. Mais je n'avais jamais ruminé sur ça, moi. Je crois que t'as plus d'esprit que moi. Pourtant c'est ben sûr que nous deviendrons des messieux, et puis que nous serons tous libres. Tout le monde me l'a dit.

LA VIL. Nous serons tous libres. Nous serons donc maître de faire comme nous voudrons? Ça sera-t-il comme ça dans not' village?

NICOD. On vous fera ben maître un petit peu, mais pas gueres. C'est dans les villes qu'il faut voir ça. Quand il nous passera quelque chose par la tête; nous vous le ferons dire dans le village, et puis il faudra que vous le fassiez, c'est-à-dire, on dit ben que vous ferez votre volonté, mais il faut auparavant faire la nôtre. Après, s'il en reste, ça sera pour vous. Oh! c'est arrangé, vois-tu, qu'il n'y a pas à dire autrement.

LA VIL. C'est donc les villes et les procureux qui seront maîtres par-tout. Oh! il y a ben à dire à ça. Car quand ils allaient de leur longe, ils nous faisaient ben du mal; ça sera ben pire à-présent qu'il n'y aura plus rien pour les museler.

NIC. Peut-être ben; mais passé ça, nous serons ben libres.

LA VIL. Comment donc entends-tu ça? Nous pourrons donc ne rien payer?

NIC. Oh, non, nous serons ben libres pour payer; mais quant à ne pas payer; ce n'est pas comme ça que nous serons libres. Mais aussi..... n'y aura plus de justice, chacun fera comme il voudra; c'est le plus fort qui aura raison.

LA VIL. Et si je ne suis pas le plus fort, qui est-ce

qui me défendra ? Oh, tiens, Nicodeme, c'est dans ma tête, ces chiens d'avocats nous trompent. Il y a quelqu'enfer là-dessous. Ils ont toujours ruiné le pauvre monde tant qu'ils ont pu; et quand c'était trop fort, qui est-ce qui venait à notre secours ? N'était-ce pas not' seigneur qui leux faisait rendre gorge. Je gage que c'est ponr ça qu'ils le tracassent. Quand nous voulions plaider, c'était lui et not' curé qui nous arrangeaient: c'était autant de soufflé pour les gratte-papiers; et quand nous avions besoin d'argent, toujours ils nous empêchaient d'emprunter aux procureux, et ils nous aidaient un petit brin. Ça fait que ces coquins-là ne pouvaient guères nous agriper. N'y a pas à rêver, Nicodeme, c'est quelque vengeance noire de ce vilain monde. A présent que les nobles et les prêtres seront ruinés, et nous aussi, qui est-ce qui nous nourrira ? Est-ce les écritoires et les farauds des villes ?

NIC. Morguié, cousine, tu me fais ouvrir de grands yeux. Je n'en reviens pas moi; c'est sûr que j'y ai été pris. Il y en a ben qui avaient voulu m'en souffler queuque chose; mais ils ne m'avaient pas dit tout ça. Oh! c'est clair, je vois ben que t'as raison. Mais diable, c'est ben embarrassant à présent. Si je disais ça à la ville, je serais battu comme plâtre. Et dam, vois-tu, on nous disait que nous serions des messieurs, que nous aurions beaucoup de bien, et qu'il fallait pour ça ben se soutenir, nous l'avons avalé tout chaud.

LA VILL. Mais, Nicodeme, puisque ça n'est pas vrai, il faut le rendre tout chaud. Si tout le monde est attrapé, est-ce qu'on n'est pas le maître de revenir.

NICOD. Il y en a ben qui sont tous revenus; mais ils disent comme ça que c'est trop avancé à présent, et qu'on ne peut plus reculer. On le voudrait ben, mais on ne sait pas comment faire. Cette assemblée, ce sont des enragés.

LA VIL. Pardi, v'là qu'est ben embarrassant. Il n'y

a qu'à chasser ceux qui ont fait tout ce brouillamini-là et dire qu'on ne veut plus d'eux. Notre roi ne s'y opposera pas peut-être ; et puis on dit qu'il est si bon, il racc'modera bien tout ça lui.

NICOD. J'ai ben entendu dire qu'on devoit faire comme ça. Mais qu'est-ce qui mettra en train ? Il faudrait qu'on s'entendît. J'ai vu dans un livre, que le roi, avant tout ce tapage là, avait fait une déclaration qui accordoit tout ce qu'on avait demandé dans les provinces. On dit que c'est Paris qui ne l'a pas voulu. Tout le monde devrait dire à présent qu'on la veut. Mais personne n'ose.

LA VILL. Et pourquoi pas, Nicodeme. Ne m'as-tu pas dit qu'à présent c'est les plus forts qui ont raison. Nous sommes peut-être ben les plus forts. Nous n'avons qu'à dire dans nos campagnes que nous la voulons cette déclaration qui faisoit toutes nos volontés, et puis aller trouver les nobles et les prêtres pour qu'ils se réunissent à nous ; et puis dire à not' bon roi que c'est lui qu'il nous faut pour nous c'mmander. Ensuite on verra à s'arranger pour que tout le monde soit content.

[La conversation en était là, quand on vint chercher l'officier de la milice nationale, et en vertu de la liberté l'obliger à monter sa garde.]